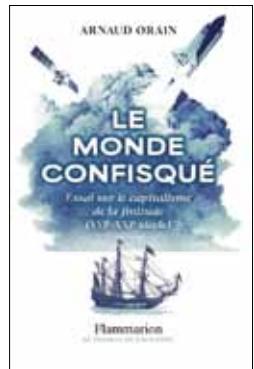


Le Monde confisqué

Essai sur le capitalisme de la finitude

Arnaud Orain

Flammarion, janvier 2025
368 pages, 23,90 €



Un livre majeur d'histoire économique. L'auteur fait le panorama de l'installation du capitalisme, des instruments politiques qui l'ont permis, et de ses transformations récentes. L'analyse faite par A. Orain est que le capitalisme libéral est en train de se transformer en une nouvelle étape de son histoire : le néolibéralisme de la fin du XX^e siècle va vers sa fin, pour être remplacé par un « *capitalisme de la finitude* ». Celui-ci non seulement a liquidé la mondialisation « heureuse », mais il ne s'embarrasse plus des oripeaux d'une bienfaisance à venir pour toutes et tous par le fameux ruisseaulement des richesses. Son fondement est que puisque celles-ci sont limitées, il faut organiser leur exploitation par leur appropriation maximale au profit des forts, quitte à condamner les faibles à la misère et à la mort.

Les trois orientations de cette stratégie de prédation sont : contrôler les réseaux de transport des marchandises et l'accès aux mers ; contrôler l'extraction des matières premières vers les centres de richesses, sans se soucier des périphéries ; enfin, contrôler les processus de production dans de grandes entreprises dominantes. Le but est la construction de gigantesques entreprises monopolistiques qui, de fait, acquièrent les atours de la souveraineté, au détriment des Etats.

L'auteur appuie son analyse sur l'étude de trois périodes historiques dont il dit que ce sont celles d'application de ce capitalisme de la finitude : les « grandes découvertes » et les débuts de la colonisation (XVI^e-XVIII^e siècle) ; l'évolution en hausse forte de la démographie des périodes de l'industrialisation et du colonialisme ; la période plus récente de la mondialisation.

A. Orain dit que l'histoire est faite de cycles qui se succèdent, du libéralisme au monopolisme, mais toujours dans le cadre du capitalisme ; que le libéralisme connaît sa propre fin quand ses gagnants buttent sur la finitude des ressources, et que seule l'extrême prédation peut préserver les richesses. Pour cela, il faut remplacer la concurrence par l'appropriation violente de ces richesses. L'époque sera alors celle d'une conflictualité permanente - car, dit-il, « *il n'y en aura pas pour tout le monde* » -, confortée par les autoritarismes et les dictatures dont les maîtres du monde ont besoin pour justifier leurs méfaits.

Quel espoir nous reste-t-il ? Une autre politique qui ferait de la sobriété le fondement des politiques pour réduire les différentes formes de prédation ? Est-ce le plus probable ? L'auteur semble en douter... Et nous, lecteurs, aussi.

**Dominique Guibert,
membre du comité
de rédaction de D&L**

âme insondable que l'auteur cherche à réinventer, à remodeler en cueillant ci et là, de sa mémoire friable, de brefs instants ; ou en se transportant avec lui, à l'université, quand il était étudiant puis enseignant. Pour Enrique devine-t-il, enseigner les lettres, c'est pouvoir exister en tous lieux ou non-lieux, c'est habiter les lettres d'où on ne peut vous chasser. Dans une société structurée par la hiérarchie des races, la vie d'Enrique chemine entre évasions, quête de l'intériorité et brutales confrontations.

Au Brésil, le « colorisme » définit les individus selon une graduation du noir au blanc, une échelle de nuances, produit d'un métissage qui n'a pas aboli la racialisation. Aussi, ce n'est pas seulement la peau qu'il faut porter mais aussi l'ombre de la peau. La peur comme mémoire des violences racistes, celle qui provoque la paralysie devant la menace, celle qui provoque la fuite devant le policier, celle qui vous colle à la peau.

Mais Enrique n'est pas seul dans cette narration. L'auteur remonte le fil des générations, des liens de parenté et de voisinage et nous restitue une multitude de personnages qu'il poursuit dans une sorte de course à retenir. Nous ne sommes pas seuls, nous sommes dans ce faisceau d'êtres qui portent la longue histoire des oppressions et des joies et qui tissent ce roman trépidant de l'urgence de dire avant que ça ne meure, avant l'oubli.

« *Il y a un endroit* », dit Enrique à son fils Pedro, « *qui n'est rien qu'à toi, un endroit isolé et unique. C'est là que se trouve notre humanité, et c'est cette humanité qui nous maintient en vie* ».

Au Brésil, *L'Envers de la peau* a remporté le prix littéraire brésilien Jabuti en 2021, l'équivalent du Goncourt en France, mais il a été censuré et interdit dans plusieurs collèges.

**Fabienne Messica,
membre du bureau
national de la LDH**



L'Envers de la peau

Jefferson Tenorio

Trad.: L. Bourdin et E. Feix
Mémoire d'encrier, avril 2025
252 pages, 22 €

Sorti en 2020 au Brésil, traduit en français et publié en 2025, *L'Envers de la peau* est un monologue posthume adressé par un fils à son père, un professeur de lettres abattu par un policier. Intimiste quand il fouille l'âme et les sentiments de ce père admiré, l'ouvrage décortique les mécanismes d'un racisme qui s'insinue dans chaque instant, dans chaque recoin de l'âme et de l'esprit, au point que l'envers de la peau, c'est encore et toujours cette peau, obsédante. Tout au long de ce récit fragmenté, fracturé, l'écrivain ressuscite, bribe après bribe, l'histoire de son père, Enrique : blessures de l'enfance, effort démesuré pour se construire une existence hors l'assignation, mariage fragile,